

tous les échelons (10). Nous devons consolider notre situation de la façon la plus rapide. Nous devons mettre au point tout l'Appareil de l'Etat et ensuite aller de l'avant. Qui tend trop fort la corde la fait rompre. Elle se brisera. A présent le représentant (du Parti) au Comité des marins, dit : La majorité des marins est maintenant dans un tel état d'esprit qu'ils sont prêts à venir à Smolny déclarer qu'ils ne sont pas disposés à mener la guerre civile pour que les bolcheviks aient plus ou moins de pouvoir. Cette situation exceptionnelle ne peut pas durer longtemps. La faire traîner en longueur, c'est perdre son sang, faute de soutien de la part de l'Appareil technique.

Je m'étonne des paroles prononcées par Vladimir Ilitch au sujet des pourparlers avec le général Kalédine (11), parce que celui-ci serait une force réelle et les menchéviks ne le sont pas. Mais cette force irréaliste peut déplacer des troupes du front et provoquer une bataille sous Vinnitsa et ne pas laisser arriver ici les chasseurs lettons. Techniquement nous ne pouvons rien faire sur les positions que nous avons occupées. Nous nous sommes mis à aimer beaucoup la guerre, comme si nous n'étions pas des ouvriers, mais des soldats, un parti militaire. Il faut créer et nous ne faisons rien. Nous polémisons dans le Parti, et nous continuerons à le faire, et il restera : un seul homme-dictateur (12).

Nous ne pourrions arriver à triompher par des arrestations, on ne peut pas attaquer l'appareil technique, il est très grand. Le peuple raisonne comme ceci : notre programme doit se réaliser tout en conservant les armes entre les mains des ouvriers. Nous pouvons compter là-dessus dans une certaine mesure. Pourtant nous ne pouvons travailler à présent car nous n'avons pas d'Appareil. Cela ne durera pas longtemps ainsi. Nous devons montrer que nous pouvons construire en réalistes, et non pas dire simplement : « Bat-toi, bat-toi » et se frayer la voie avec les baïonnettes ; cela n'amènera à rien du tout. Il est plus facile d'obliger les gens travaillant mal à le faire mieux, que de contraindre par la force l'oisif à travailler.

(10) Nous avons ici, dans la bouche de Lounatcharsky, la formule qui constitue le leit-motiv de toute l'activité de Staline. En défendant pour l'Allemagne (1923), la Chine, l'Angleterre, la même politique de collaborationnisme et de lutte pour quelques miettes, que Lounatcharsky préconisait fin 1917, Staline répétait invariablement : il ne faut pas faire de bonds, il faut graduellement suivre les échelons.

(11) Lénine avait sans doute dit : « S'il s'agissait vraiment de conduire des pourparlers pour liquider la guerre civile, il faudrait les entreprendre avec Kalédine, et non pas avec les menchéviks. » La rédaction officielle de la Section historique du Parti, comme le démontre son annotation, ne comprit nullement cet argument purement léniniste.

(12) Après ces mots, des applaudissements se firent entendre (voir plus loin une indication à ce sujet dans les discours de Trotsky). Il se trouve que, pendant les pourparlers sur le gouvernement de coalition entre les partis soviétiques, les collaborationnistes mettaient au premier plan la revendication de « cesser » la guerre civile et, pour y arriver, éliminer du gouvernement Lénine et Trotsky. Parfois, on ne parlait que de Lénine seul. Les droitiers consentaient à cela.

ler. En présence de toutes ces difficultés je considère qu'il serait désirable d'arriver à un accord. Aucune de vos preuves au sujet des menchéviks ne peuvent convaincre les masses. Je sais bien qu'il n'est pas possible de travailler comme cela se fait maintenant. Cela n'est pas possible au point de vue principe et aussi parce que l'on ne peut pas risquer une quantité de vies.

Ne faites pas naître des divergences de vues (elles existent déjà) ; les masses envisagent cela avec nervosité.

Trotsky. On nous dit que nous sommes incapables de construire. Mais alors il faut tout simplement céder le pouvoir à ceux qui eurent raison dans la lutte contre nous. Or, nous avons déjà fait un grand travail. On dit qu'on ne peut s'appuyer sur des baïonnettes. Mais, sans baïonnettes, on ne peut pas exister non plus. Il nous faut les baïonnettes là-bas pour pouvoir siéger ici. Toute l'expérience que nous avons réalisée doit déjà nous enseigner quelque chose. Il y a eu des batailles à Moscou ; oui, il y a eu là-bas des combats sérieux contre les junkers. Mais, enfin, ceux-ci ne sont soumis ni aux menchéviks, ni au Vikjel ; l'accord avec ce dernier ne fera pas disparaître la lutte contre les détachements des junkers de la bourgeoisie. Non, à l'avenir une cruelle lutte de classes continuera à être menée contre nous. Toute cette canaille petite-bourgeoise qui, pour le moment, n'est en état de se mettre ni d'un côté ni de l'autre, quand elle saura que notre pouvoir est fort, elle sera avec nous, et, avec elle, le Vikjel... Parce que nous avons écrasé sous Pétersbourg les cosaques de Krasnov nous reçûmes le lendemain une masse de télégrammes de sympathie. La masse petite-bourgeoise cherche la force à laquelle elle doit se soumettre. Celui qui ne comprend pas cela ne comprend rien au monde, moins encore à l'Appareil de l'Etat. Déjà, en 1871, Karl Marx avait dit que la nouvelle classe ne peut pas utiliser simplement l'ancien Appareil. Celui-ci a ses intérêts et ses habitudes, ce qui cause de la résistance. Il faut le briser et le renouveler ; c'est seulement alors que l'on peut travailler.

S'il n'en était pas ainsi, si l'ancien Appareil tsariste convenait à nos buts nouveaux, toute la révolution ne vaudrait pas une coquille d'œuf. Il faut créer un Appareil qui puisse, en réalité, proclamer que les intérêts généraux des masses populaires sont supérieurs aux intérêts particuliers de l'Appareil lui-même.

La question des classes et de leur lutte est restée purement livresque pour beaucoup de nos milieux. Quand ils ont senti la réalité révolutionnaire, ils ont parlé autrement (d'entente et non pas de lutte).

Ce que nous vivons à présent, c'est une crise sociale des plus profondes. A présent, le prolétariat fait la démolition de l'Appareil du pouvoir et son remplacement. La résistance de celui-ci est un reflet du processus de notre croissance. Aucune parole ne pourra atténuer leur haine contre nous. On dit que nous aurions le même programme qu'eux. Donnez-leur quelques sièges et ce

sera tout. Pourquoi alors aident-ils Kalédine s'ils ont le même programme que nous ? Non, la bourgeoisie de par tous ses intérêts de classe est contre nous. Que ferons-nous contre cela par un accord avec les gens du Vikjel ? Contre nous se dresse la violence armée ; comment l'abattre ? Egalement par la violence. Lounatcharsky dit que le sang coule. Que faut-il donc faire ? Alors, il ne fallait pas commencer. Reconnaissez alors que la plus grande faute fut commise, non pas même en Octobre, mais fin Février, lorsque s'ouvrit l'arène de la future guerre civile.

On dit qu'un accord avec le Vikjel nous aiderait contre Kalédine. Mais pourquoi, alors, ne nous soutiennent-ils pas s'ils sont plus proches de nous ? Ils comprennent que, si mauvaise que soit pour eux la contre-révolution, elle donnera plus aux sommets du Vikjel que la dictature du prolétariat. Pour le moment ils gardent une neutralité qui n'est pas amicale envers nous. Ils laissent approcher les troupes de choc et les partisans de Krasnov. On m'a interdit personnellement au Vikjel de communiquer par fil direct avec Moscou pour dire que nos affaires vont bien dans la lutte contre Krasnov parce que cela peut, soi-disant, « améliorer là-bas le moral » ; or, les gens du Vikjel, voyez-vous, sont neutres. S'entendre, c'est continuer la politique de Goetz, de Dan et autres.

On nous dit : nous n'avons ni coton, ni pétrole, voilà pourquoi l'accord est nécessaire. Mais je demande pour la mille et unième fois : comment l'entente avec Goetz et Dan peut-elle nous donner du pétrole ?

Pourquoi les Tchernov sont-ils contre nous ? Ils protestent de par toute leur psychologie entièrement bourgeoise. Ils ne sont pas capables d'appliquer des mesures sérieuses dirigées contre la bourgeoisie. Ils nous sont hostiles précisément parce que nous appliquons des mesures brutales contre celle-ci. Or, personne ne sait encore quelles mesures rigoureuses nous serons obligés de faire exécuter. Tout ce que les Tchernov sont capables d'introduire dans notre travail ce sont des hésitations. Mais dans la lutte contre l'ennemi celles-ci tueront notre autorité aux yeux des masses.

Que signifie l'accord avec Tchernov ? Cela ne veut pas dire : parler franchement une fois avec lui, et se borner là. Non, cela veut dire : s'aligner d'après Tchernov. Cela, ce serait une trahison pour laquelle nous mériterions d'être tous fusillés immédiatement.

J'ai entendu ici, avec amertume, applaudir (Lounatcharsky) à propos de la phrase sur la dictature d'une seule personne. Pourquoi, pour quelle raison, veulent-ils, en écartant Lénine, décapiter ce Parti qui s'est emparé du pouvoir dans la bataille où le sang fut versé ? Milioukov, par exemple, fut chassé du gouvernement, mais quand ? Quand le prolétariat mit le pied sur la poitrine des Cadets. Et maintenant ? Qui nous marche sur la poitrine ? Personne. Il n'y a que huit jours que nous sommes au pouvoir. Nous établissons notre tactique en la basant sur l'avant-garde révolutionnaire des masses. On nous avait dit pour défendre le collaborationnisme que sans lui la flotte de la Baltique ne donnerait pas le plus petit

de ses bâtiments. Cela ne s'est pas vérifié. On nous avait fait peur en affirmant qu'aucun ouvrier ne marcherait. Pourtant la Garde Rouge meurt vaillamment. Non, il n'y a plus de retour vers la politique intermédiaire, vers le collaborationnisme. Nous introduirons dans la réalité la dictature du prolétariat. Nous forcerons à travailler. Comment se fait-il que la Société existait, que les masses travaillaient sous l'ancienne terreur de la minorité ? Ici, ce n'est plus une pareille terreur, c'est l'organisation de la violence de classe des ouvriers contre la bourgeoisie.

Comment veut-on nous faire peur maintenant ? De la même façon que les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires s'efforçaient de nous faire peur hier. Soit-disant, quand nous aborderons la révolution socialiste, nous verrons les junkers tirer, le sang couler, la bourgeoisie comploter, les fonctionnaires saboter, les comités de l'armée résister. Naturellement ! Mais, tout cela, c'est ce qui se passe aux sommets. Si la bourgeoisie était avec nous, il n'y aurait pas de guerre civile, il est même superflu de le dire.

Les Comités de l'armée sont hâts dans la masse des soldats, mais fréquemment celle-ci ne peut encore rien faire contre eux. Pourtant, dans toute une série d'unités, des Comités militaires révolutionnaires ont été élus ; les officiers, les anciens Comités, tous les gradés ont été arrêtés. Cela s'est effectué à peu près dans le quart de l'armée. Fraterniser avec les anciens Comités de l'armée ce serait dresser contre nous la masse des soldats.

Les préjugés de Lounatcharsky sont un héritage de la psychologie petite-bourgeoise. Naturellement cela est aussi en partie inhérent aux masses, c'est un résidu de leur esclavage d'hier. Mais, si la contre-révolution nous menace, la masse, même arriérée, prendra les armes. A la base on est dans une situation telle que l'on sortira les armes à la main. Il en est autrement pour le Vikjel, les Comités d'armée, les socialistes-révolutionnaires, les menchéviks et autres sommets.

Lounatcharsky dit : Il faut s'arrêter... Non, il faut déblayer pour aller de l'avant. Quand vous intervenez contre nous au moment de la lutte âpre vous nous affaiblissez. Un accord avec Tchernov ne nous donnerait rien du tout. Il nous faut de l'organisation. C'est à cela que nous devons arriver. Tchernov craint que le peuple presse trop la bourgeoisie, lui enlève l'argent pillé. Tchernov est le levier de transmission de la bourgeoisie. Il nous affaiblira simplement par ses hésitations petites-bourgeoises.

Il faut dire clairement et nettement aux ouvriers que ce n'est pas une coalition avec les menchéviks et autres que nous voulons établir, qu'il ne s'agit pas de cela, mais bien d'un programme d'action. Nous avons déjà une coalition : avec les paysans, avec les soldats qui combattent actuellement pour le pouvoir des bolcheviks, car le Congrès Panrusse des Soviets a remis le pouvoir à un Parti bien déterminé. Vous oubliez cela.

Faut-il partager le pouvoir avec les éléments qui, déjà auparavant, sabotaient les Soviets et qui, maintenant, combattent du dehors le pouvoir